



## La noyée

---

*Justine Coffin*

Assise sur la plage, je regarde la mer s'effacer à l'horizon.

J'en ai connu des marées et des tempêtes, mais celle qui me prend maintenant est d'une violence éternelle.

Violence maritime claquant contre la roche de façon continue, tout en restant immobile. La mer va monter, toucher le bout de mes bas. Elle s'approche, fait un pas puis recule, revient un pas plus haut, pour toucher les rives de mon imagination. De son sein même semble jaillir une lumière émeraude parsemée de brun qui épouse la haute clarté céleste. Je perçois quelques algues vicieuses se mouvant au fond, en ce lieu où la couleur myosotis devient ténébreuse, renfermant un secret encore inconnu — ce secret éternel, la clef de nos origines. Certains poissons aux couleurs argentées, aux reflets dorés, se font happer par de plus grosses créatures aux yeux écarlates. Cette étendue aquatique devant mes yeux m'appelle ardemment à la rejoindre. Je veux, avec ferveur, voir ce qui rugit tout au fond, savoir s'il existe même un fond, pouvoir le toucher de mes doigts gorgés d'eau. Pour cela, je me prépare depuis mon avènement.

Retrouver cet infini sombre est devenu ma seule destinée, l'issue fatale chérie. Il ne faut pas rejoindre ma mer trop vite. L'attente rend le désir encore plus vibrant, brûlant. L'intensité de cette soif provoque l'illusion d'une vie possible au creux de mon ventre. Un voilier s'envole au loin, sur des ailes légères, claqué le vent et les nuages avec force, rage. Il rencontre les oiseaux, sait parler leur langue car ils n'ont pas besoin de mots, juste de vent. Je me rêve dépossédée de passé, atteignant la liberté, la paix intérieure, par ce geste : cette avancée vers la mer, cette noyade bienvenue, ce retour au fœtus initial. Je serai alors celle qui, d'un élan résolu, avance lentement vers sa destinée miraculeuse.

Je me promène dans les rues de la capitale. Un sac plastique vole dans l'air, soulevé par l'ondulation contraire de vibrations aériennes. Le vent s'engouffre en son

sein, le gonfle d'air. Parfois les feuilles se mêlent à sa danse enchantée ; et je crois tout à coup voir devant mes yeux un bal victorien : les femmes et leurs robes bouffantes, les hommes perdant leurs jambes dans les jupons. Ils dansent. Ils s'envolent.

Rien n'est pourtant aussi beau que ma tendre mer qui allonge ses bras vers moi afin que je m'y blottisse. Je sais que Damien me regarde. Tandis que je divague sur la plage, il se tient au balcon de la maisonnette. Il attend que je me retourne. Mais je ne le ferai pas. Pas tout de suite. Je veux encore rester là. La mer est si belle. Si étincelante. Il me semble entendre son incantation aquatique, ses murmures cabalistiques. Le vent fait danser mes cheveux qui chatouillent ma nuque telles les caresses de mon amant autrefois. J'ai supplanté mon idylle avec Damien par un amour plus universel. Je l'ai laissé seul. Confronté au monde que je ne supportais plus. Et il sait que l'échéance se fait pressante, que bientôt je vais partir, qu'il ne pourra rien faire. Il sait qu'un jour, en rentrant à la maison, je ne serai plus dans mon bureau à écrire, ni sur la plage en face de la mer étoilée ; bientôt fantôme du monde marin.

Me reviennent en mémoire ces légendes qui ont bercé mon enfance. Les noyés fantomatiques rendaient visite aux amis intimes avant de quitter leur vie de chair. S'il faut que je revienne sous cette forme, ce sera pour Damien. Car il est le seul à avoir compris le vide qui s'est emparé de moi. Les autres ont fait semblant de comprendre en remuant la tête mais aucune parole ne sortait de leurs bouches ; aucune des miennes ne les touchait vraiment, elles frôlaient leurs esprits las et s'évaporaient. Damien a compris mes sentiments, instinctivement. Ce don vient sans doute de sa propre expérience et de son humanité. Je m'avoue faible, perdante d'avance dans ce combat que je ne peux mener. Il a tenté de m'aider mais en définitive nous sommes notre seul sauveur.

J'ai appris cela bien trop tard : je ne regrette rien. Virginia Woolf écrit, dans sa lettre de suicide adressée à son mari : « *Je ne pense pas que deux personnes auraient pu être plus heureuses que nous l'avons été* ». C'est bien ça qu'il faudrait que Damien sache : il m'a donné tout le bonheur que j'ai pu avoir, que peu de gens ont la chance de connaître. Il a fait de moi un être dans son existence. Nous existons au contact du regard de cet autre qui nous transperce. Je lui en serai toujours reconnaissante, et

c'est justement le seul cadeau que je puisse lui faire en retour : partir. Il faut qu'il ait une vie digne de lui, une vie telle qu'il la mérite. Je sais qu'il ne peut l'avoir avec moi.

Voilà, je crois pouvoir me retirer maintenant. J'ai mis assez d'ordre dans mes derniers effets et je ne veux pas revoir son visage une dernière fois, ce visage implorant qui me dit de ne pas abandonner. Je pense qu'il comprendra ; il a toujours compris — ou en tout cas accepté.

*La mer, ça ne s'invente pas et nous on crève à rester là<sup>1</sup>.*

Oui, il est temps.

\*

Je la vis s'avancer vers l'océan.

Pour la première fois depuis des années, elle avait le visage grave et serein. C'était trop tard pour la rattraper. La nuit descendait lentement à l'horizon des cyprès dont la cime s'éclairait d'or et de sang. En cette seconde d'éternité, le monde paraissait en harmonie avec l'Homme, avec chaque entité vivante peuplant cet instant. Tout semblait, pour un moment, dirigé vers cette unique scène. Le temps s'était suspendu. Sa robe virevoltait sous le mistral chantant une litanie funèbre pour le dernier souffle d'une enfant du nouveau monde.

Elle disparut tout à fait.

Le temps a ensuite repris son cours.

---

<sup>1</sup> *Têtes raides*, « Ginette » in *Not dead but bien raides*, Tôt ou tard, 1989.